

—Sapristi, baron, quel lyrisme ! dit Fabrice en riant.

—Voilà comme je suis !... poète à mes heures, et d'un galbe à tout casser ! Je redemande de la bisque...

En ce moment il se fit dans la cour un grand tapage de grolots.

Les deux femmes, quittant la table, s'approchèrent d'une fenêtre.

—Ah ! les beaux chevaux ! dit la jeune Adèle. Venez voir, je jure sur la tête de Pascal que ça en vaut la peine !

Fabrice et le petit baron se levèrent à leur tour.

Un grand breack vint d'arriver, attelé en poste de quatre splendides steppers noirs aux harnais de cuir fauve et aux grelottières de maroquin rouge.

Un gentleman d'une cinquantaine d'années, aux pommettes saillantes, aux longs favoris d'un blond fauve, portant un bandouillère une jumelle énorme, descendait du siège élevé.

Deux grooms en culottes blanches et en bottes à revers se tenaient, les bras croisés, devant les chevaux.

Pascal Landilly poussa un rugissement d'admiration.

—Épatant ! épatant ! mes petits enfant ! dit-il. C'est ça un vrai chic ! C'est ça un galbe ! C'est ça un relief !

Et comme Rose ouvrait la porte, il lui demanda :

—A qui cet attelage mirifique, la belle fille ?...

—A un Russe si riche qu'il ne connaît même pas sa fortune ! répliqua Rose ; il habite un château à quatre ou cinq lieues d'ici, et il a loué depuis huit jours le grand appartement du premier étage pour voir l'exécution de demain...

—Boyard folâtre, tu as mon estime ! murmura Landilly.

—Fabrice, dit Mathilde en riant, je parierais que vous possédez quelque part, un boyard en expectative, un oncle à succession...

—Pariez, vous gagnerez... J'en ai un...

—Vrai ?

—Parole d'honneur !...

—Un oncle d'Amérique ?...

—D'autant plus d'Amérique qu'il est en Amérique...

—Profession !...

—Banquier à New York...

—C'est un état très chic... Riche ?

—Cinq ou six fois millionnaire... au moins...

—Et vous êtes son neveu de près ?

—D'aussi près que possible, étant fils de sa sœur...

Mais alors, positivement, vous êtes son héritier ?...

—Direct.

—Quel âge a l'oncle ?

—Soixante ans...

—Dix de plus que celui du petit baron... c'est toujours ça !

Dites donc, mon cher, vous avez de sérieuses espérances ?...

Fabrice secoua la tête.

—Je n'en ai aucune... répondit-il.

—Pourquoi ?

—Parce que mon oncle a une femme et une fille auxquelles il s'arrangera pour tout laisser...

A ce moment, la petite servante Tiennette (*l'alter ego* de Rose) parut sur le seuil du cabinet.

Elle tenait du bout des doigts une carte de visite.

—Quel bon vent vous amène, virginale anguille de Melun ? lui demanda Pascal.

—Ce n'est pas le bon vent, monsieur, répliqua l'ingénue, c'est une commission à vous faire...

—A moi ?

—Je ne sais point.

—Serait-ce moi ? dit Fabrice.

—Je ne sais point.

—A moi, peut-être ? s'écria Mathilde.

—Non, c'est à un monsieur...

—Alors, comme nous ne sommes que deux messieurs ici, choisissez, reprit Fabrice.

—Bien sûr, mais faut n'en laisser le temps...

—Prenez le temps, piquante marmitonne, mais prenez le vite : nous avons faim, et l'incertitude entrave notablement le coup de fourchette.

—Y a-t-il un de vous doux, messieurs, qui s'appelle Fabrice Leclère ?...

—Oui, moi... dit l'ami de Mathilde.

—Alors, ça, c'est pour vous...

Et la jeune fille lui tendit la carte.

Fabrice, très intrigué, regarda vivement cette carte et devint blanc comme un linge.

III

LE BAISER DE JUDAS

En même temps que son visage se décomposait visiblement, le jeune homme murmura :

—Lui, ici !... à Melun !... dans cet hôtel !... c'est impossible !...

—Qu'y a-t-il donc ? s'écria Mathilde. Vous avez l'air tout *chaviré*, comme disait notre batelier tantôt.

—Mes enfants, répliqua Fabrice, ma stupeur est bien naturelle... Je vous donnerais en cent, je vous donnerais en mille à deviner le nom inscrit sur cette carte... Mais vous ne devineriez jamais... Ce nom, le voici : *Maurice Delarivière* !

—Qu'est-ce que c'est que Maurice Delarivière ? demanda le petit baron.

—C'est mon oncle.

—L'oncle d'Amérique ?

—Lui-même.

—Le fait est que la chose est au moins singulière, fit Mathilde.

—Épatante ! appuya Pascal.

—*Quel est donc ce mystère ?* fredonna la jeune Adèle sur un air inconnu.

Fabrice se tourna vers la servante.

—Qui vous a remis cette carte ? lui dit-il.

Un monsieur descendu ce matin, au petit jour, dans l'hôtel, avec une dame malade...

—Une dame malade ?... répéta le jeune homme.

—Oui, monsieur, bien malade, la pauvre dame. Elle était comme une morte, et même on croyait qu'elle n'en reviendrait pas...

L'émotion de Fabrice redoublait.

—Mais comment ce monsieur a-t-il su que j'étais ici ? reprit-il.

—Paraitrait qu'en passant le couloir il vous a entendu parler à travers la porte, répondit la servante. Alors, ce monsieur m'a remis sa carte en me demandant si l'un des messieurs du cabinet s'appelait Fabrice Leclère, et a ajouté : "Si, comme je le crois, ce monsieur s'y trouve, dites-lui que je désire beaucoup le voir après son diner..."

—Il désire me voir ?

—Après votre dîner, oui, monsieur...

Fabrice se leva vivement et jeta sa serviette sur la table.

—Je monte à l'instant, dit-il.

—Vous nous quittez, s'écria Mathilde.

—Continuez sans moi, je reviendrai bientôt... L'aventure est trop bizarre, et le désir manifesté par mon oncle trop inattendu pour que je ne tiennne pas à savoir tout de suite le mot de l'énigme...

Il reprit en s'adressant à Tiennette :

—Conduisez-moi à l'appartement de M. Delarivière, ma fille, s'il vous plaît...

—Oui, monsieur... c'est au second étage, chambre Nos. 7 et 8.

Le jeune homme quitta le petit salon avec la servante, laissant ses compagnons très surpris et très intrigués.

L'aventure leur semblait, comme à Fabrice, prodigieusement bizarre... Elle était, au fond, toute simple.

Le banquier rentrant à l'hôtel après avoir jeté ses lettres à la poste et attendu chez le pharmacien la potion ordonnée par Georges Vernier, traversait le couloir lorsqu'une voix qu'il lui sembla connaître l'avait fait tressaillir en frappant son oreille.